

Diane Vincent écrit à Murakami Haruki

Diane Vincent

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vincent, D. (2016). Diane Vincent écrit à Murakami Haruki. *Moebius*, (148), 131–134.

Cher monsieur Murakami,

Votre humble lectrice espère que votre santé est bonne et qu'aucun souci ne vient troubler votre quiétude.

En vous écrivant aujourd'hui, je n'ai aucune prétention et surtout pas celle d'être unique. Selon une formule mathématique mise au point par des chercheurs de l'université de Tallinn (Estonie), en moyenne 11 843 personnes achètent, feuilletent ou lisent un de vos livres chaque jour dans le monde, tous sexes, âges et origines sociale, culturelle, linguistique ou religieuse confondus. Ainsi, près d'une personne sur cent soixante-treize qui est lettrée et qui a accès à des imprimés est susceptible de tomber à un moment ou à un autre de sa vie sur un de vos textes. De cette masse de lecteurs, 31 % deviendront accros. Il n'y a donc rien d'original à déclarer que j'ai lu tous vos romans, nouvelles et essais (ceux publiés en français, bien sûr, ma lecture du japonais étant très limitée).

Honnêtement, je n'ai jamais cherché à me démarquer de vos lecteurs lambda. Pour les mêmes raisons que vous refusez toute entrevue et tout retour explicatif sur vos écrits, je vous ferai grâce des motifs qui m'attirent vers votre univers littéraire. Je n'ajouterai pas non plus mon grain de sable aux nombreuses analyses sociocritiques du phénomène que vous êtes devenu, des mondes étranges que vous savez si bien naturaliser, de vos périodes, avant ou après 1995, de vos personnages. Pourtant, je les aime, vos personnages, vos (anti)héros mélancoliques, embrouillés, fidèles et patients, respectueux du temps qui doit prendre son temps, alors que vous le transgressez, tout comme vous défiez les lois de la nature, de l'espace et de la logique... Voilà que je m'égare ! Ce que je cherche à vous dire, c'est que j'aspirais à n'être qu'une lectrice ordinaire et anonyme, mais la vie (le destin, l'univers, l'Esprit) en a décidé autrement.

Je l'avoue, je ne suis pas une lectrice de la première heure. Je vous ai rencontré, le terme me semble juste, en 2011 seulement, avec *Kafka sur le rivage*. Ce fut un moment

charnière dans ma vie de liseuse, délimitant un avant vous et un après vous, avec une période tout vous. Depuis, contrairement aux autres auteurs qui se partagent ma bibliothèque, vous n'êtes pas engoncé dans l'ordre alphabétique, entre Munro et Musso, par exemple. Vous occupez une place stratégique, un rayon en propre, ni trop haut, ni trop bas, ni trop à gauche, ni trop à droite, avec suffisamment d'espace libre pour que vous puissiez vous exprimer encore longtemps. Vos livres y sont posés sans ordre spécifique, là où ma main me porte, je l'avoue, à partir de critères esthétiques, selon l'éditeur, le format et les couleurs. Je ne suis pas fétichiste ni intégriste, je ne cherche pas les éditions limitées, les inédits, les épreuves d'auteur. Je ne vous collectionne pas, je ne cherche pas à posséder l'intégrale de l'œuvre dans toutes les langues et toutes les éditions. (J'ai bien sûr quelques coquetteries, par exemple une de vos œuvres en japonais dont je ne peux même pas lire le titre. Je l'ai choisie en fonction de la couverture, du poids et du prix, après que le jeune commis d'une librairie de Shinjuku m'eut montré avec nonchalance le mur où vos publications étaient rassemblées.) Bref, sauf de rares exceptions, je vous achète pour le contenu, peu importe l'habillage, celui de vos livres autant que le vôtre d'ailleurs (comprenez ici que je ne vous idolâtre pas en tant qu'individu ; malgré vous, je déteste le jazz autant que le jogging). Je vous lis et je vous relis, pour le plaisir de l'ouvrage dans son ensemble et pour le *happy ending*. Et, dans certains cas, pour vérifier si, cette fois-là, je comprendrai – *La fin des temps* et *La course du mouton sauvage* m'échappent encore. C'est donc à cause de ces envies de relectures, cycliques mais impromptues, que je veux tous vos livres à portée de main. Or, j'ai noté un étrange phénomène – d'où cette lettre.

Suis-je unique ou sommes-nous une communauté de lecteurs qui, dès qu'ils veulent lire, consulter ou simplement tenir un de vos livres dans leurs mains, ne le trouvent plus dans leur bibliothèque ? Parce que, et c'est peut-être là que je me distingue de vos vingt millions de lecteurs assidus, vos livres disparaissent, se volatilisent, tant et si bien que j'en arrive à croire qu'ils me fuient.

Qu'on s'entende bien, Haruki-sama, je ne parle pas du *Passage de la nuit* que j'ai oublié dans l'avion Marseille-Montréal, ni de l'*Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*

que j'ai prêté à mon beau-frère qui l'a prêté à son fils, qui l'a prêté à sa femme, qui elle l'a prêté à... bref, que je me suis résolue à acheter de nouveau. Je ne parle pas non plus de *Underground* qu'une étudiante, à qui j'en avais recommandé la lecture à cause de la méthodologie, a mis dans son bagage quand elle est rentrée dans son pays à la fin de l'année scolaire. Non plus des *Amants du Spoutnik* qu'un visiteur m'a « emprunté à mon insu ». Je parle de livres qui n'ont été ni prêtés, ni perdus, ni volés. Des livres qui partent en laissant comme seule trace un vide de la largeur exacte de leur épaisseur. À la longue, l'anticipation du vide était devenue si angoissante que j'ai parfois renoncé à aller chercher un livre que je voudrais relire, de crainte qu'il n'ait disparu. D'autant plus que si je comblais le trou, rien ne m'assurait que le nouvel arrivant reste en place. Je sais de quoi je parle, j'observe le manège depuis près de trois ans – juste après l'achat du troisième tome de *IQ84*.

Parmi les fuyards, *IQ84* tome 2 remporte la palme des disparitions (4), suivi des *Chroniques de l'oiseau à ressort* (3) et de *Danse, danse, danse* et *La ballade de l'impossible* (2). Seul *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* ne m'a jamais désertée. Et les recueils de nouvelles. Allez savoir pourquoi ! Ah, j'oubliais, *L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*, qui est resté en place, peut-être parce que je l'ai d'emblée inséré entre deux Kawakami.

Au début, j'ai cru à des distractions, des mauvais classements ou des prêts que j'aurais omis de noter. Puis, j'ai cherché derrière et autour de la bibliothèque si des livres y seraient tombés par mégarde. J'ai même vu un médecin, anticipant un diagnostic de sénilité précoce. Rien à faire, il n'y a pas plus de brèches dans mon cerveau qu'il n'y en a entre la bibliothèque et le mur. Alors, j'ai abdiqué : j'ai continué de remplacer les évaporés sans compter, mais j'ai cessé de chercher une explication, confiante et résignée comme Toru Okada, l'oiseau à ressort enfermé dans son trou. Jusqu'à hier : *IQ84* tome 2 était encore parti, mais en laissant cette fois-ci un coin de la quatrième de couverture coincé entre la tablette et le mur. Geste délibéré ou conséquence d'une précipitation, il s'agissait là d'une preuve certaine que vos livres fuient.

Je me suis donc agitée et, après avoir retiré tous les livres de la tablette puis la tablette de l'étagère, j'ai découvert une

fente horizontale d'environ 3 cm de haut et 25 cm de long rongée dans le placoplâtre. Je sais désormais par où mes/vos livres décampent (le double possessif est de mise, vous en conviendrez), mais je ne sais pas pourquoi.

Vous vous en doutez bien, je n'ai raconté cette histoire à personne, de peur d'être traitée de folle (déjà que mes amis se moquent de moi, avec mes questions incessantes aux formulations plus ou moins subtiles : « Est-ce à toi que j'ai prêté *Kafka sur le rivage*? », « Le *IQ84* sur la table, c'est à moi? », « Tu pourrais me rendre mon *Passage de la nuit*? »), mais depuis hier, je me sens une responsabilité envers vous. Si je suis la seule de vos lectrices à qui vos livres jouent cette mauvaise blague, il faudra bien admettre que je suis personnellement victime de rejet; libre à moi de m'acharner ou non à maintenir mon rayon Murakami. Et vous, vous classerez cette lettre avec celles, certainement nombreuses, d'autres détraqués qui vous écrivent. Cependant, si vous découvrez que nous sommes légion, alors il vous faudra admettre qu'il existe un lieu dans les entrailles de la Terre où se rassemblent les fugitifs par milliers, des Murakami Haruki de papier qui convergent à travers des tunnels irréels, attirés par une force impénétrable.

Veuillez me pardonner, Maître, je ne suis pas une lectrice courageuse. Je n'ouvrirai pas davantage la fente du mur pour y glisser la main, le bras, la tête, jusqu'à ce que mon corps entier soit aspiré dans le grand vacuum. Je ne franchirai pas les obstacles initiatiques, je n'affronterai pas les monstres gluants, je ne mettrai pas ma vie en péril pour trouver la clé du mystère. Mais, devant cette hypothèse d'un grand rassemblement occulte, où vos livres se dressent en armée et qu'ils fomentent un projet ténébreux, peut-être serait-il judicieux que vous sachiez si ce complot se fait pour vous ou contre vous? Voilà, c'est dit. Je sais, vous savez, nous savons que nous savons. Cela ne nous lie-t-il pas, même un tant soit peu?

En espérant que l'avenir vous préservera de grands bouleversements, et dans l'attente d'un signe de votre part, je vous prie de recevoir, Murakami-sensei, l'expression de mes sentiments respectueux.

Diane Vincent